

père que quelques ducats par semaine pour leurs menus-plaisirs. Maîtres de cet héritage, ils donnèrent à l'instant tête baissée dans tous les excès du jeu. Leur frère aîné, le comte Shesney, perdit en trois ans trente millions de florins, en jouant au pharaon contre ses intendants. Bien peu de temps après, son ami, M. de Fontenay, qui ne l'avait pas quitté, dut emprunter cent louis pour le faire enterrer à Aix-la-Chapelle, où il mourut.

Quelquefois aussi les chances de ce jeu effréné présentaient les plus étonnantes révolutions. En voici une preuve : Le prince G..., un des plus riches seigneurs de la Russie, était engagé dans une partie où il perdait : terres, domaines, paysans, rentes, palais, meubles, bijoux, tout était englouti ; il ne lui restait plus que sa voiture qui l'attendait à la porte. Il la joua ; en quelques coups la voiture est perdue.

—Mes chevaux ! s'écria-t-il.

Une minute après, les chevaux avaient rejoint la voiture.

—Je n'ai pas joué les harnais, mes harnais plaqués en argent, arrivés hier de Pétersbourg.

On joue donc les harnais ; mais à ce moment la chance tourne complètement, et devient aussi favorable au prince qu'elle lui avait été fatale. En peu d'heures il regagne non seulement les chevaux, la voiture, les bijoux, mais encore tout le surplus qu'il avait perdu si rapidement ; et cela grâce au harnais, qui semblait pour lui être attaché au char de la fortune. Comment l'homme n'est-il pas brisé par le choc d'aussi terribles émotions ! G... ne fut pas ingrat envers l'instrument de son bonheur. A Moscou, dans son salon, j'ai vu accroché à l'endroit le plus apparent et protégé par une glace le bienheureux harnais, comme une précieuse relique, comme un témoignage de la plus étrange vicissitude du jeu.

Pendant mon séjour en Russie, ce même prince G... avait été victime d'une adroite escroquerie dont il ne sut pas se tirer aussi heureusement. Il était grand amateur de diamants et de pierres précieuses, et avait la prétention de s'y connaître. Un jour, dans les salons de jeu du club anglais à Moscou, il avisa un Italien au doigt duquel étincelait une bague ornée d'un diamant de la plus belle eau, et d'une grosseur rare. Le prince s'approche du porteur

de ce bijou, et demande la permission de l'examiner.

—Et vous aussi, mon prince, reprend l'Italien, vous y êtes pris ? ce qui vous paraît un diamant n'est qu'un strass, il est vrai, de toute beauté.

—Non, jamais strass ne jeta de feux semblables : confiez-le moi donc pour quelques heures. Je désirerais le montrer au joaillier de l'empereur, et lui prouver à quel degré de perfection l'imitation est parvenue.

L'Italien ne fait aucune difficulté de confier sa bague au prince.

Celui-ci court aussitôt chez le joaillier, et lui demande quelle peut être la valeur de ce beau solitaire. Le marchand regarde, pèse, examine, et répond qu'il a rarement vu un diamant aussi parfait.

—Mais c'est un strass ! s'écrie le prince tout joyeux.

De nouveau le joaillier examine, retourne la pierre en tous sens, la pèse encore, et affirme que c'est bien un diamant, un magnifique diamant qui, dans le commerce, vaudrait au moins cent mille roubles, et quant à lui, si on voulait s'en défaire, il le paierait de suite quatre-vingt mille. G... se fait répéter plusieurs fois l'assurance qui vient de lui être donnée, et retourne au salon de jeu. L'Italien, tranquillement assis devant un tapis vert, faisait une partie de piquet. Le prince lui remet sa bague et le prie de la lui vendre. Notre joueur répond qu'il n'a nullement besoin d'argent, et que dans tous les cas sa bague n'a aucune valeur. G... insiste : l'Italien refuse. Il ne tient, dit-il, à ce bijou que par souvenir ; il l'a reçu de sa mère ; il a promis de ne jamais s'en séparer. Alléché par l'espoir d'un grand bénéfice, le prince lui offre dix mille, puis vingt mille roubles, enfin trente mille. L'Italien est inexorable, tout en répétant que la pierre de sa bague n'est qu'un strass. Piqué au jeu, le Russe insiste de plus belle et va jusqu'à offrir cinquante mille roubles à l'obstiné propriétaire.

—Vous l'exigez, mon prince, lui dit enfin celui-ci ; et vous tous, Messieurs, en s'adressant aux joueurs, vous m'êtes témoins que c'est le prince qui me force de lui vendre, pour cinquante mille roubles, une bague de strass.

—Donnez, donnez, dit G... impatient, je sais à quoi m'en tenir.